

CHAPITRE XI.

ÉTUDE DE DIEU DANS LA NATURE.

Un jour on l'entendit s'écrier tout à coup : « Il est un Dieu ! » Puis il développa avec vivacité les preuves que présente le spectacle de la nature !

(HASSE, *Derniers Entretiens de Kant*, p. 26.)

Nature a maternellement observé cela, que les actions qu'elle nous a enjointes pour notre besoin nous fussent aussi voluptueuses, et nous y convie non seulement par la raison, mais aussi par l'appétit.

(MONTAIGNE, *Essais*, liv. III, ch. xiii, p. 295.)

La vie est le premier bienfait de Dieu. C'est comme créateur, c'est comme père qu'il s'offre d'abord à notre pensée.

Et toutefois on nous dit : Tu es criminel en naissant.

L'homme se regarde alors, et il ne se sent pas coupable d'une vie qu'il ne s'est pas donnée.

Et on ajoute : Dieu est terrible : il veut des larmes, des supplices, du sang, pour ce crime que tu n'as pas commis.

Et l'homme épouvanté cherche en lui et autour de lui la colère du Seigneur. Soudain se dévoilent à ses yeux les harmonies divines, les prévoyances paternelles, les magnificences de celui qui prodigue la

vie et qui place l'éternité au bout de la carrière. Partout les soins d'un père qui veut conserver, qui veut embellir son ouvrage. La terre verte sous nos pieds, le ciel bleu sur nos têtes. Une mère qui nous porte dans ses bras et qui nous endort sur son sein ; au petit enfant l'innocence ; à l'homme, la force, la science et l'amour. Faible créature, tu peux naître, tout est préparé pour te recevoir ; intelligence sublime, tu peux penser, les soleils te dévoileront leurs mouvements. Elle est grande, elle est privilégiée, cette créature qui voit en naissant un globe à parcourir, la nature à connaître, un Dieu à aimer.

Et voyez seulement ce qui se passe dans les champs de l'infini, où les astres se multiplient comme les sables de la mer. Ces astres, ces soleils, je les pèse sans les toucher, je les mesure sans les atteindre. Je règle leurs mouvements avec des lignes et des chiffres. La géométrie est la raison de Dieu. Il est donné à l'homme de la découvrir dans la matière, et de remonter ainsi à sa source intellectuelle.

Mais mon âme est plus vaste ; l'infini qu'elle contemple lui donne une idée de l'infini qui lui échappe. Seul entre toutes les créatures, l'homme a pu dire : Peut-être ! et ce mot, dans sa bouche, a exprimé une puissance sans mesure et sans fin. Peut-être chacun de ces soleils a-t-il un mouvement propre, comme chacune de ces planètes a un cours différent ! peut-être la lumière de ces astres produit-elle des couleurs qui nous sont inconnues ! peut-être ces nébuleuses laissent-elles échapper des atomes qui répan-

dent la joie et le ravissement, comme notre lumière apporte le printemps et la vie ! peut-être enfin ces innombrables systèmes qui renferment des milliards de mondes ne sont-ils que les avenues du séjour de l'Être incompréhensible, qui les voit comme de la poussière à ses pieds ! Mais ce spectacle divin n'est entrevu que des anges, ils emploient l'éternité à l'étudier de sphère en sphère, de ravissement en ravissement. Et nous, faibles créatures, il nous est donné d'y pénétrer par la pensée ; nous, perdus sur ce globe perdu lui-même dans l'espace, nous imaginons ce que nous ne voyons pas : des merveilles que Dieu seul a pu concevoir.

Cette correspondance de l'homme à Dieu, ces mondes, ces soleils placés entre nous et le Créateur, comme des degrés lumineux qui conduisent au parvis du temple céleste, étonnent mon âme sans l'accabler. De l'admiration je passe à l'amour, et de l'amour à la prière. Témoignage de ma faiblesse et de ma grandeur ! Toutes les créatures qui m'entourent suivent leur instinct et accomplissent leur destinée, et moi seul je prie. Les animaux ne voient rien de ce que je vois, n'entendent rien de ce que j'entends ; et parce que je suis seul à prier, je connais le but de mon être. Si l'homme n'avait une âme pour la prière, le monde serait comme s'il n'était pas : il n'y aurait rien entre le néant et Dieu.

Deux intelligences qui se répondent : une dans le ciel, une sur la terre. L'Être tout-puissant a daigné se manifester à sa créature. Notre âme est un temple où il a empreint sa pensée : dans la nature, comme

en nous, son être doit se révéler par l'intelligence, la puissance et la bonté. Pour qu'il y ait puissance, il faut qu'il y ait création ; pour qu'il y ait intelligence, il faut qu'il y ait rapports, harmonies ; pour qu'il y ait bonté, il faut qu'il y ait prévoyance et bienfaits. De l'existence de toutes ces conditions, je puis conclure l'existence de Dieu, les attributs ne sont que parce qu'il est. Et lors même qu'une partie des lois de la nature me seraient inexplicables, lors même qu'une multitude de rapports et d'harmonies échapperaient à mon intelligence, il me suffira d'en avoir saisi quelques-uns pour établir ma certitude ; car ma certitude ne doit pas naître de la connaissance approfondie de la nature, qui n'appartient à personne, mais seulement de l'intelligence de quelques-unes de ses lois. Que la prévoyance et la bonté apparaissent dans un seul point, je puis en conclure qu'elles existent dans tous les autres. Comment seraient-elles là, si elles n'étaient ailleurs ! L'univers n'est qu'une œuvre, son ensemble n'est qu'un jet, ses lois ne sont qu'une loi, l'ordre n'est que dans l'unité. Or le génie du mal ne saurait produire aucun bien : donc si le bien se montre dans quelques parties de l'œuvre, il est partout, et le génie du bien se révèle !

Dieu existe : c'est assez pour que le monde soit. Vérité sublime ! lumière de la nature et de l'intelligence ! Dieu existe ! et ses attributs sont la puissance, puisqu'il crée ; la prévoyance, puisqu'il conserve, et la bonté, puisque je vis. Dieu existe ! et le flambeau

qui le rend visible ne brille que dans l'âme de l'homme, qui va chercher au ciel la cause de ce qu'il voit sur la terre. Multiplier les soleils dans l'espace, les mondes autour des soleils, les existences dans les mondes; leur donner la lumière et la nuit, le plaisir et la douleur, la vie et la mort; faire jaillir les harmonies de ces contrastes, et l'amour de ces harmonies, voilà l'œuvre visible de Dieu! Et nous, témoins de sa puissance et preuves de sa bonté, nous qui jouissons de ses bienfaits terrestres, il nous est donné de méditer sur ce que nous ne voyons pas, de nous appuyer sur ce que nous ne touchons pas. Nous, faibles créatures, nous croyons à ce qui est invisible, nous implorons ce qui est inconnu. Il y a en nous quelque chose qui cherche l'infini sans le concevoir, qui aspire à l'éternité sans la comprendre, et qui s'élève à Dieu par l'amour. Là est la preuve de nos grandes destinées: l'amour, ce sentiment que rien ne peut satisfaire ici-bas, ne s'élève jusqu'à Dieu que parce qu'il est immortel.

Ainsi de toutes parts dans la nature Dieu arrive à l'homme, afin que l'homme arrive à Dieu. Si mes regards plongent dans le ciel, je le reconnais; si je descends aux derniers degrés de la création, je le contemple. Il me semble entendre une voix sortir de chaque brin d'herbe: Tu cherches Dieu, me dit-elle, il est autour de toi et en toi. Interroge ton âme, et tu l'y trouveras; interroge le plus petit des insectes et il te révélera une grande prévoyance. Je ne suis qu'un brin d'herbe au milieu d'une prairie, je ne dois durer que quelques jours, et cependant

c'est pour moi que les vents balayent les mers, c'est pour moi qu'ils rapportent sur leurs ailes les rosées rafraîchissantes, et que le ruisseau coule éternellement du haut de la montagne. Pour moi, le zéphyr souffle et le soleil s'allume: j'ai ma part de lumière dans cette immense création; je porte une fleur, et cette fleur renferme des semences, et ces semences sont des prairies à venir pour des troupeaux qui sont encore à naître. Des gouttes de lait se forment dans ma tige, des gouttes de miel se cachent dans ma fleur, tu ne saurais les y découvrir, mais un quadrupède et une mouche te les offriront, l'une dans ses mamelles, plus nombreuses que ses petits, comme si la nature avait prévu tes besoins, l'autre dans une coupe de cire embaumée du parfum des fleurs.

Je ne suis qu'un brin d'herbe, et cependant, tu le vois, je jouis des grands phénomènes de l'univers. Quel concours harmonieux entre les vents, les nuages, la mer, le soleil, l'homme, une mouche, un quadrupède et une faible plante qui doit vivre un jour! Mon histoire est l'histoire de la nature entière. Qui connaîtrait mes secrets, connaîtrait le mot de la création; qui saurait comment j'existe, aurait entendu la voix de Dieu. Entre le néant et la vie, le non-être et l'être, il y a puissance, intelligence et volonté. Entre la vie et la vie, l'être et l'être, il y a rapport: Dieu partout.

Tel est, pour qui sait l'entendre, le langage de l'herbe de la prairie. Ainsi parle le grain de sable. ainsi parlent les arbres, ainsi s'exprime toute la création.

Et si nous remontons des détails à l'ensemble, d'une plante au globe, du globe à l'univers, nous voyons avec surprise toutes ces prévoyances particulières se fondre dans les combinaisons d'une prévoyance générale, qui unit Dieu à l'homme par des bienfaits, et l'homme à Dieu par le cœur. C'est la chaîne céleste d'Homère ; chacun de ses anneaux est un monde suspendu sur l'infini ; elle parcourt tout l'intervalle qui sépare la puissance qui crée de l'âme qui contemple.

Ainsi chaque étude me révèle une prévoyance, chaque prévoyance un bienfait dont le germe s'échappe de la main de Dieu, et dont le fruit mûrit dans la main de l'homme.

Et cependant les philosophes gémissent de la misère de l'homme. Ils crient que les animaux naissent armés, qu'ils naissent vêtus de test, de coquilles, de cuir, de soie, de fourrure ; tandis que l'homme est jeté nu sur la terre nue, sans griffes, sans trompe, sans défenses, presque sans peau. Oui, l'homme est jeté nu sur la terre nue : tu le voudrais semblable aux animaux, merveilleux génie ! Que ta haute intelligence préside donc à ce nouvel ouvrage ! Réchauffe cette frêle créature ; prodigue à ses besoins ce qu'un ciel avare lui refuse : corrige l'œuvre de Dieu ! Très-bien ! voilà l'homme à l'abri des frimas, revêtu à toujours de la fourrure du renard, des plumes du cygne ou de la peau du lion. Eh ! malheureux, tu viens de lui ravir un monde ! sa nudité lui donnait tous les climats ; tes prévisions le réduisent

à deux degrés de latitude. Ainsi tu accusais faute de comprendre, et ta pitié n'était qu'un aveuglement. L'homme est partout, et il est partout parce qu'il est nu. Qu'il naisse donc nu pour régner sur le globe, qu'il s'empare des dépouilles des animaux, qu'il se revête des fibres de la plante, ceci n'est point une preuve d'abandon, mais un acte de puissance ; il prend possession de son empire : seulement, et comme pour nous appeler à lui, Dieu veut que l'origine de cet empire soit un trait de notre misère. Louanges donc à celui que les ténèbres seules accusent !

Les animaux se partagent le globe, et l'homme seul le possède. La nature donne à l'un un arbre, à l'autre une prairie, à ceux-ci une plante, à ceux-là une forêt, à l'homme l'univers. En revêtant les animaux d'écailles, de plumes ou de fourrures, Dieu leur a dit, comme à la mer : « Tu viendras jusque-là, tu n'iras pas plus loin. » Et cette loi est calculée sur des prévoyances si profondes, que l'ordre subsiste au milieu d'une confusion apparente, et que la vie se conserve et se renouvelle au milieu d'une guerre générale. Ces combats, ces instincts, ces armes, ces vêtements, cette nudité, c'est l'harmonie du monde.

Et voyez : dans ce vaste ensemble, l'homme paraît toujours comme le but de la création : au nord, au midi, sous la ligne, dans tous les sites, dans tous les climats, un animal domestique l'attend pour soulager, pour partager ses travaux. Le cheval et l'âne,

dans la plaine; la vache sur les montagnes, la chèvre dans les rochers; au milieu des neiges, le renne; au milieu des sables, le chameau; dans les marais, le buffle; le chien dans le monde entier. Ainsi l'homme parcourt la terre, et partout il rencontre un serviteur et amène un ami. Bien plus, la force de ces animaux se modifie suivant les exigences du climat. Dans les Indes, par exemple, où l'homme languit épuisé sous les feux du soleil, la nature place l'éléphant, comme si elle proportionnait la puissance du serviteur à la faiblesse et aux besoins du maître.

Ainsi sont distribués les animaux sur le globe. Quelques-uns cependant, par des migrations annuelles, passent d'une contrée à l'autre. Les airs et les mers se remplissent de leurs troupes voyageuses, et l'homme, objet de tant de soins, bénit cette loi inconnue, qui, par une double prévoyance, amène éternellement sur nos rivages les poissons du nord, et dans nos champs les oiseaux du midi.

Et cet ensemble de bienfaits a été placé hors de l'atteinte de nos ambitions et de nos passions. L'homme peut ravager le monde, mais il ne saurait empêcher la terre de produire, la mer d'arroser, le soleil de féconder; nos jardins, nos fruits, nos moissons, le blé, le sucre, le café sortent de l'Océan, et reposent dans le soleil.

Puissance et prévoyance, tels sont les premiers attributs de Dieu. Ces attributs témoignent sa grandeur: il donne la vie, il la conserve; c'est tout ce

qu'il se devait à lui-même dans cette immense création; car il se devait quelque chose, s'étant donné un spectateur.

Mais si la puissance et la prévoyance s'étendent au delà, si Dieu se plaît à répandre sur son œuvre des trésors destinés seulement à l'embellir; s'il lui prodigue des voluptés dont le but ne soit ni la création ni la conservation, mais le bonheur, quelles paroles, ô mon Dieu! pourront exprimer les attributs de vos magnificences? quelle langue humaine sera digne de vous nommer et de vous bénir? L'homme est si pauvre, ô mon Dieu! qu'il ne peut vous offrir que ce que vous lui avez donné; et cependant la plus sublime preuve de cette bonté, qui n'a point de nom sur la terre, n'est-ce donc pas que le néant puisse s'élever jusqu'à vous par la reconnaissance et par l'amour?

Oui, Dieu fait plus que donner l'existence, il fait plus que la conserver, il l'enchaîne, il la passionne, il l'enivre. Voyez quel trésor de voluptés, pour ainsi dire superflues, il attache à tous nos sens; ou plutôt combien se révèlent en nous de facultés qui n'ont d'autre but que le plaisir! Dites si, lors même que l'harmonie musicale n'existerait pas, l'oreille suffirait moins à nous faire entendre la pensée? s'il était besoin, pour nous montrer les objets, de leur prodiguer les couleurs, les nuances, les formes, les perspectives, et de rendre toutes ces harmonies visibles et ravissantes par le sentiment exquis du beau? dites si l'odorat ne remplirait pas sa destination lors même

qu'il resterait insensible aux parfums variés des fleurs et des fruits; et si l'on ne pourrait affaiblir les délicatesses du goût sans qu'il cessât d'être le stimulant de la faim? Les tableaux de la campagne, les mélodies du rossignol, tes inspirations, ô Beethoven! les parfums de la fraise, le jus de la pêche, le suc piquant de l'ananas, toutes ces harmonies divines, toutes ces saveurs délicates, toutes ces émanations éthérées, saisies, choisies, distinguées, analysées par le goût, prodiguées, variées à l'infini par la nature, agrandies et multipliées par le génie, voilà l'œuvre de la magnificence et de la bonté! la vie serait encore un bienfait sans ces bienfaits qui surabondent. Pourquoi avoir ajouté tant de voluptés à tant de puissance, si ce n'est pour rendre la bonté visible? Dans ces prodigalités bienveillantes, Dieu a déposé ses attributs. C'est là qu'il nous déclare que le bonheur est le spectacle qu'il aime.

Mais lorsque du monde physique nous passons au monde moral, quelle variété d'émotions et de sentiments! Ce ne sont ni les cris de la douleur ni ceux de la joie qui nous transportent; ils excitent tout au plus quelques sensations de pitié ou de plaisir. Ce sont les sentiments nobles ou généreux, ceux qui appartiennent à une nature supérieure, qui agrandissent l'âme ou qui la trouvent: c'est l'amour désintéressé des hommes, c'est la piété envers les dieux. J'admire surtout comment l'art de les exprimer par la parole en développe, en varie les émotions: en sorte que si l'homme n'eût imaginé les langues, ou

s'il ne les eût reçues du Créateur, ces sentiments reposeraient en vain dans nos âmes. Voilà pourquoi les grands écrivains nous ravissent; voilà pourquoi les grands poètes nous enlèvent; voilà pourquoi, d'un trait de leur génie, ils soufflent sur la foule vulgaire le dévouement des Gracques pour la patrie ou les transports de Socrate pour la vertu.

Bien plus, des sentiments d'infini, de gloire, d'immortalité, se mêlent à toutes les sensations de l'homme. Au milieu des attraits d'une vie terrestre, ils nous détachent tout à coup de ce que nous avons le plus désiré, et nous précipitent dans la mort par l'attrait d'une vie immortelle. Ce sont ces sentiments de l'infini qui répandent la majesté sur les antiques monuments, et une pitié céleste sur la vertu malheureuse. Ce sont eux qui donnent tant d'activité à nos espérances, tant de sensibilité à nos adieux et tant de profondeur à nos regrets. Ainsi les effets ravissants du goût et du sentiment dans les arts et dans l'éloquence, saisis au hasard, et presque instinctivement, par les grands artistes en tout genre, sont des lois invariables de la nature, une prodigalité de ses dons. Leur source n'est point la matière: l'infini a une autre origine que la sensation, il la transporte hors du temps. Comme un rayon du soleil échappé à travers les nuages sombres illumine les fraîches prairies de l'horizon et nous en ouvre les lointains radieux, l'infini, ce rayon de la Divinité qui brille dans les ténèbres de notre âme, agrandit nos jouissances terrestres et donne à une créature passagère les perspectives de l'éternité.

Eh bien ! ces plaisirs de l'âme, ces délicatesses du goût et du sentiment, l'homme pourrait vivre, et vivre heureux, sans les éprouver. La nature les lui prodigue par surabondance, par magnificence, par bienveillance ; ce sont les voluptés de l'autre vie apportées dans celle-ci. Là encore Dieu nous a déclaré que le bonheur est le spectacle qu'il aime.

Partout dans la création je lis ces mots : Magnificence, prévoyance, bonté. Dieu nous le signifie dans une langue universelle ; il veut que le genre humain les entende, car la vérité n'est pas plus l'apanage d'une bourgade ou d'une secte que les bienfaits de la nature ne sont la propriété d'une nation. D'où je conclus qu'il n'y a de vrai sur la terre que ce que Dieu dit à tous les hommes, et qu'il ne parle à tous les hommes que dans ses œuvres : c'est un principe sans exception.

Donc une chose est vraie, non parce qu'elle est appuyée du témoignage des docteurs, non parce qu'elle s'offre à nous avec l'assentiment du genre humain : elle est vraie parce qu'elle est la pensée de Dieu, exprimée, proclamée dans les lois de la nature.

Ces lois, les yeux de tous les hommes peuvent les voir, et aucune puissance humaine ne peut les changer. Ainsi se découvre à notre raison le principe de la certitude. Il est indépendant de toutes les puissances humaines. La vérité n'a son criterium que dans l'immuable et l'éternel.

CHAPITRE XII.

RECHERCHE DE LA VÉRITÉ DANS LES LOIS DE LA NATURE. VÉRITÉ, IMMUTABILITÉ DE CE CRITERIUM. DE L'ORDRE, PREMIÈRE LOI DE LA NATURE.

Il ne faut qu'énoncer ces idées pour en faire sentir toute l'évidence.

(ANCILLON, *Sur l'amour de la vérité*.)

Au moins est-il sûr que ce livre a le mérite de la nouveauté ; et pourtant il a été copié sur un bon vieux manuscrit, savoir : l'univers, et la nature des choses et de l'esprit humain !

(BACON, *Dédicace du Novum Organum*.)

Même je prie les lecteurs de n'ajouter point du tout de foi à tout ce qu'ils trouveront ici, mais seulement de l'examiner et de n'en recevoir que ce que la force et l'évidence de la raison les pourra contraindre de croire.

(DESCARTES, *Principes de philosophie*, t. IV, ch. ccvii.)

Pour éviter les fausses interprétations, toujours périlleuses dans un pareil sujet, nous fixerons, une fois pour toutes, le sens que nous donnons au mot *nature*.

La nature, c'est l'œuvre de Dieu.

Les lois de la nature, c'est l'ordre établi dans cette œuvre, c'est la pensée de Dieu rendue visible à nos yeux mortels.